

Pestalozzi

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **25 (1896)**

Heft 1

PDF erstellt am: **22.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1038995>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE BULLETIN PÉDAGOGIQUE

ET LE

MONITEUR DU MUSÉE PÉDAGOGIQUE

Le *Bulletin* paraît au commencement de chaque mois. — L'abonnement pour la Suisse est de 3 francs. Pour l'étranger, le port en sus. Prix des annonces, 15 cent. la ligne de 50 millimètres de largeur. Prix du numéro 30 cent. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé à M. Horner, au Collège de Fribourg; ce qui concerne les abonnements, à M. Villard, instituteur, Fribourg. — Pour les annonces, s'adresser exclusivement à l'agence de publicité Haasenstein et Vogler, à Fribourg et succurles.

SOMMAIRE: *Pestalozzi. — Caisse de retraite des membres fribourgeois. — L'enseignement des sciences naturelles (Suite). — Histoire de l'Instruction primaire dans le canton de Fribourg (Suite). — Bibliographies. — Partie pratique (Suite). — Chronique scolaire. — Avis.*

PESTALOZZI

La Suisse célébrera, le 12 janvier 1896, le 150^e anniversaire de la naissance de Pestalozzi.

Ce ne sont pas seulement les disciples et les admirateurs du grand pédagogue qui prendront part à cette manifestation, mais les pouvoirs publics de notre patrie ont résolu de s'associer aussi aux hommes d'école dans ce témoignage de reconnaissance rendu à la mémoire de Pestalozzi.

C'est avec raison que la Suisse l'a placé au premier rang de ses grands hommes

Ces honneurs, Pestalozzi les mérite non à cause des résultats immédiats qu'ont obtenus ses entreprises successives, ni par le prestige que sa personne a exercé autour de lui, encore moins en raison de l'orthodoxie de ses croyances religieuses, mais par la manière juste et nouvelle dont il comprit l'éducation de l'enfance et par le dévouement sans borne avec lequel il poursuivit toute sa vie la réalisation de son idéal.

On peut dire que presque toutes les tentatives, tous les efforts de notre grand homme ont tristement échoué, et cependant ses vastes conceptions pour la réforme de l'école, pour la transformation des méthodes se sont réalisées dans notre siècle.

Rappelons brièvement les principaux événements de cette vie agitée et les principes fondamentaux de sa méthode.

Henri Pestalozzi est né à Zurich, le 12 janvier 1746, d'une famille originaire de Chiavenna. Son enfance se passera entre deux femmes, sa mère et une domestique dévouée, Bebeli, dont le souvenir sera immortalisé dans les ouvrages de notre pédagogue. Henri n'avait que six ans lorsque son père mourut. Ses succès à l'école étaient loin de faire présager le rôle qu'il remplirait un jour dans le domaine scolaire. C'était un écolier de capacité moyenne et d'un caractère bizarre, distrait, rêveur, et son maître disait que jamais on ne ferait rien de cet enfant. Il était l'objet des railleries de ses camarades en raison de sa laideur, de sa tenue négligée et souvent malpropre.

A 18 ans, il entra au collège classique de sa ville natale. Il se destinait à la théologie, mais la lecture du *Contrat social* et de l'*Emile* de Rousseau le détourne bientôt de la théologie et l'engage à étudier le droit, dans l'espoir d'exercer un jour une action plus grande dans son pays. Partout en Suisse, comme du reste dans beaucoup d'autres contrées, on rêvait alors une régénération sociale. Pestalozzi se jette dans le courant des idées nouvelles qui fermentaient surtout dans la *Société helvétique*, fondée récemment à Zurich et dont faisaient partie les hommes les plus en vue à cette époque, entre autres, Gessner, Bodmer, Lavater, Escher, le peintre Füssli, à Zurich ; Haller, Fellenberg, etc., à Berne.

Le feu qui couvait sous la cendre fit plus d'une fois explosion dans diverses manifestations politiques contre le gouvernement zuricois, dans des dénonciations contre des fonctionnaires infidèles, dans des pamphlets qui suscitèrent de violentes répressions. Pestalozzi était regardé comme l'un des principaux agitateurs ; aussi fut-il accusé d'avoir collaboré à des écrits séditieux et incarcéré.

Il s'était trop compromis dans ces agitations politiques pour avoir encore des chances d'entrer un jour dans les emplois publics. Aussi, jugea-t-il prudent de quitter la carrière du droit et il résolut d'étudier l'agriculture. A cet effet, il passe une année auprès d'un agronome bernois, occupé à l'étude des diverses cultures.

A 22 ans, nous le retrouvons à Zurich en quête d'un domaine pour mettre à profit ses connaissances agricoles. Il emprunte une somme de 15,000 florins à un banquier et le voilà bientôt à la tête d'une ferme de 100 arpens près de Brugg. Ce domaine reçut le nom devenu célèbre de Neuhof. Là, il épouse Anna Schultheiss dont il n'aura qu'un fils, destiné à servir plus tard de sujet d'expérimentation à ses idées pédagogiques.

Mais Pestalozzi n'avait point la dextérité pratique et la prudence nécessaire pour réussir en affaires. Ses créanciers réclamèrent leur argent. Les récoltes furent mauvaises et bientôt

après il dut liquider son avoir. Il conserva cependant son domaine avec la maison d'habitation encore inachevée. Sans capitaux, sans crédit, il est contraint de renoncer à l'agriculture et passe plusieurs années dans une situation pénible, n'ayant pour vivre que les maigres ressources que lui fournissaient quelques parents.

C'est alors que sur les conseils de son ami Iselin, il conçut le projet de convertir sa maison en un orphelinat. Il adresse, en 1775, un appel au public — aux amis de l'humanité — pour obtenir les fonds nécessaires et pour faire connaître son plan. Il s'engage à élever des orphelins auxquels il apprendra à lire, à écrire et à calculer. Tout en s'instruisant les garçons s'initieront aux travaux agricoles et les filles aux travaux du ménage et du jardin, et tous s'adonneront au filage du coton.

Cet appel obtint un plein succès. Le gouvernement bernois y plaça même des enfants et l'orphelinat compta un moment plus de 40 écoliers. Il exposa ses idées dans trois lettres *sur l'éducation de la jeunesse pauvre des campagnes*. Ces lettres parurent dans les *Ephémérides de l'humanité* d'Iselin. Le personnel enseignant se composait de Pestalozzi, d'un instituteur, d'une institutrice, avec plusieurs ouvriers.

Hélas ! le manque d'ordre et de sens pratique du maître de maison ne devait pas tarder à amener une déconfiture financière. En 1780, Pestalozzi est obligé de rendre les enfants à leurs parents. Il conclut un concordat avec ses créanciers et il ne conserve que sa maison avec un jardin.

Voilà notre pauvre homme réduit à la misère, n'ayant souvent ni pain, ni feu et en butte aux railleries des paysans. Cependant un peu d'aisance devait être ramenée dans la maison de Neuhof, par l'activité d'Elisabeth Näf, jeune domestique qui vint offrir son aide à cette époque et que la plume de Pestalozzi idéalisera un jour sous les traits de Gertrude.

Dans son infortune, il eut le bonheur de conserver l'amitié de deux hommes, Iselin de Bâle et Fussli de Zurich. Ces amis connaissaient les talents de notre futur pédagogue. Ils lui conquirent le rôle d'écrivain. Pestalozzi suivit leurs recommandations. Il publia d'abord deux brochures qui passèrent inaperçues.

En 1781, il commença l'œuvre qui devait acquérir une grande célébrité. C'était *Léonard et Gertrude*. Il l'écrivit sans plan et avec la plus grande rapidité. Son ami, le chancelier de Bâle, Iselin, voulut bien revoir le travail et le corriger. Le livre parut à Berlin.

C'était une œuvre originale, supérieure et appelée à un très grand succès.

Dans ce roman pédagogique, Pestalozzi met en scène un ouvrier maçon, Léonard, avec sa femme Gertrude et leur sept enfants

Léonard est un brave homme, un excellent ouvrier, mais peu

à peu il se met à boire, à jouer à l'auberge du bailli Hummel et il s'endette. Le pauvre ouvrier, pris un jour de remords, avoua ses fautes à Gertrude en lui promettant de s'amender. Le seigneur du village, qui reçoit les plaintes de Gertrude s'emploie avec le pasteur à relever Léonard de son inconduite.

Dans ce cadre fort simple, l'auteur fait entrer un grand nombre de figures secondaires, dessinées avec finesse, ayant chacune une physionomie caractéristique bien marquée. L'école y joue un rôle important et l'auteur y fait voir ce que doit être la méthode dans l'éducation de l'enfance.

Le livre est réparti en 100 chapitres. Chaque chapitre forme un tableau distinct, original, plein d'idées profondes, de scènes comiques, et tracé avec vigueur et souvent dans un style poétique.

La première édition de *Léonard et Gertrude* fut écoutée à moins d'une année. Tous les journaux de Suisse et d'Allemagne en donnèrent des comptes rendus élogieux. La Société économique de Berne alloua 50 ducats à l'auteur. Une seconde édition parut la même année. Un pasteur de Berlin en donne une traduction française.

Le second ouvrage de Pestalozzi *Christophe et Else* nous représente une famille de paysans occupant ses soirées à lire et à commenter les 25 premiers chapitres de *Léonard et Gertrude*. Ce deuxième livre n'eut pas de succès. Il publia ensuite un journal hebdomadaire renfermant des pages intéressantes surtout sur sa manière d'élever son fils Jacques.

Il y expose aussi le problème qu'il avait cherché à résoudre à Neuhof : comment réussira-t-on à tirer le peuple de l'ignorance et de la misère ? Par une éducation qui associe le travail manuel à l'instruction, répond il.

Selon Pestalozzi, la classe indigente de la campagne ne sortira de la misère qu'en rendant l'enfant à même de gagner sa vie au moyen d'une industrie manufacturière tout en acquérant l'instruction élémentaire indispensable.

Son journal nous apprend qu'il avait commencé à instruire Jacques déjà avant l'âge de 3 $\frac{1}{2}$ ans, puis, revenant au système de Rousseau, il renonce à tout enseignement proprement dit jusqu'à l'âge de 12 ans.

Les ressources que lui valurent ses écrits ramenèrent un peu plus d'aisance dans le ménage de Neuhof. Cependant les nouvelles publications de Pestalozzi n'eurent pas grand succès. Il reprit et continua son roman pédagogique de *Léonard et Gertrude* où il est question de réformer l'école, l'Eglise, enfin la société et les lois, mais il ne retrouva point le succès de la première partie de son œuvre.

Il fit partie quelque temps de la Société des *Illuminés*, fondée en 1776 par Weisshaupt, mais désabusé, il en sortit au moment où cette société révolutionnaire fut supprimée par le gouvernement d'Allemagne. Pestalozzi aurait désiré enfin déposer la

plume pour passer à l'action et mettre en œuvre les idées et les méthodes qu'il préconisait dans ses écrits. Il offrit ses services à l'empereur d'Allemagne Joseph II, puis à son successeur Léopold, mais sans succès.

En 1792, Pestalozzi va visiter l'Allemagne. A Weimar, il fait la connaissance personnelle de Goethe, de Wieland, de Herder, de Klopstok, etc. ; mais, à sa grande surprise, ses idées de réforme scolaire et sociale ne recueillent partout qu'une froide indifférence.

Un témoignage d'estime sur lequel il était loin de compter, et qui le réjouit profondément, ce fut celui qui lui vint, cette même année 1792, de l'Assemblée législative de France. Il recevait le titre de citoyen français. Ce titre conféré aux personnages étrangers les plus illustres de cette époque, il le devait probablement, nous dit M. Guillaume, son biographe, aux relations qui avaient existé entre l'Illuminisme allemand et la franc-maçonnerie française. C'est par cette société secrète que son nom et ses œuvres furent vraisemblablement connues de la France révolutionnaire.

Quelles étaient les croyances religieuses de Pestalozzi ? Bien que religieux et chrétien dans son enseignement, cependant, si nous nous en rapportons à une lettre écrite en date du 1^{er} octobre 1793, à Nicolovius, il faudrait croire qu'il n'était pas chrétien. « Je suis incrédule, assure-t-il. Le christianisme à mes yeux n'est pas autre chose que la modification la plus pure, la plus noble de la suprématie de l'esprit sur la chair. »

C'est un peu plus tard que parut son recueil de fables ainsi qu'un essai philosophique, œuvres d'une importance secondaire.

Lorsque les armées françaises envahirent notre pays en 1798, Pestalozzi était sorti de sa retraite de Neuhof pour aider aux communes riveraines du lac de Zurich à renverser le gouvernement de ce canton. Parmi les hommes politiques que les baïonnettes étrangères avaient hissé au pouvoir sur les épaves de l'ancien régime, Pestalozzi comptait plusieurs amis, entre autres le directeur Legrand de Bâle, et le ministre des arts et sciences, Stapfer, avec qui il s'était rencontré autrefois dans les réunions de la *Société helvétique*. Il rédigea même un appel pour engager les anciens cantons à se rallier à la nouvelle constitution. Le Directoire eut soin de répandre partout cette adresse. Il eut un moment la velléité de se vouer à la politique et on lui offrit un poste important, mais notre pédagogue se ravisa et aux avances si flatteuses qu'on lui faisait, il répondit par ces mots significatifs : « Je veux être maître d'école. » La gloire de Pestalozzi serait certainement plus pure, si, au lieu de mettre alors sa plume et son dévouement au service de la France révolutionnaire, il avait accepté la direction de l'Ecole normale que Stapfer se proposa un moment de créer.

Après que Schwyz fut soumis, après que les vaillantes

populations de Nidwald furent étouffées dans le sang, on créa un asile pour recueillir les nombreux enfants que la cruauté brutale de Schauenbourg avait rendus orphelins et on en confia la direction à Pestalozzi. Si celui-ci avait eu autant de sens pratique que de zèle, certes, jamais il n'aurait accepté cette mission de l'école. Il aurait dû comprendre que pour gagner la confiance de populations victimes de leur fidélité à la religion et de leur ardent patriotisme, et pour élever leurs enfants, son double caractère de luthérien et de révolutionnaire ne pouvait convenir ; mais, animé, du reste, des meilleures intentions, il n'écouta que son impatience de faire l'essai de ses théories pédagogiques.

L'orphelinat de Stanz, établi dans un ancien couvent, s'ouvrit, le 14 janvier 1799, avec 62 enfants. Si nous en croyons les lettres que notre instituteur écrivait alors, ce fut l'une des joies les plus vives de son existence que celle qu'il ressentit lorsqu'il se trouva au milieu de ces pauvres enfants, vivant de leur vie, mangeant, couchant avec eux et mettant à exécution les idées, les rêves les plus chers à son esprit. Ici, comme à Neuhof, il cherchait à allier le travail manuel aux exercices de lecture, d'écriture et de calcul. Malgré les défiances bien légitimes des parents, il ne tarda pas à gagner l'affection des enfants.

Mais l'organisation matérielle de l'établissement était incomplète et défectueuse. Notre éducateur n'était pas homme à y remédier. Du reste, il n'avait pour aide qu'une femme de Lucerne avec sa fille. Ceux qui furent appelés à inspecter l'orphelinat de Stanz, le préfet Trutmann, le curé Businger et le commissaire du gouvernement, Zschokke, le célèbre publiciste, présageaient, après une première visite, une prochaine déconfiture de l'établissement ; mais la guerre étrangère déchainée en ce moment sur la Suisse, vint transformer en ambulance militaire la plus grande partie de la maison et éloigner Pestalozzi de ses chers enfants. Contrairement à son désir, notre instituteur ne devait pas rentrer dans l'orphelinat qu'il avait dirigé durant six mois. Ses fatigues l'obligèrent à prendre un repos de plusieurs semaines aux bains du Gurnigel.

Le Directoire helvétique avait conçu une haute idée du génie de Pestalozzi. Il l'invita à aller essayer ses nouvelles méthodes de lecture et de calcul dans une école enfantine de Berthoud, près de l'Ecole normale instituée récemment par un décret du Directoire et confiée à Fischer, professeur de philosophie et de pédagogie à l'Université de Berne.

Pendant ce temps, mille projets s'agitent et se croisent autour de notre éducateur. Le directeur Stapfer voulait qu'il reprît la direction de l'orphelinat de Stanz, mais les autres membres du Directoire s'y opposent. Il est question de nouveau de la création d'une école normale à Neuhof ; des difficultés matérielles font échouer ce projet. Il s'agit aussi de la publi-

cation des cahiers d'épellation et de calcul, mais les fonds manquent.

En attendant, la Commission scolaire de Berthoud qui avait été appelée à examiner, après huit mois d'essai, les résultats obtenus dans l'école enfantine confiée aux soins de Pestalozzi, se déclarait très satisfaite.

Aussi, à l'ouverture de la nouvelle année scolaire, nous retrouvons Pestalozzi à la tête d'une école, réunie un peu plus tard à une vingtaine d'orphelins venus d'Appenzel à Berthoud, dans la pensée de fréquenter le cours normal de Fischer ; mais Fischer venait de rentrer à Berne. Trois collaborateurs attirés par la célébrité de Pestalozzi étaient venus apporter le concours de leurs efforts : c'étaient un jeune instituteur de village, Krusi ; un relieur chargé de l'enseignement du dessin et du chant, Buss, et un ancien précepteur, Tobler.

Nous constatons, pendant cette nouvelle étape, de grands progrès dans la pédagogie de l'instituteur de Berthoud. Ses idées se débrouillent et se précisent. Nous le voyons affirmer à son tour ce principe psychologique bien connu déjà de la scolastique, c'est que toute connaissance vient des sens. Il est donc nécessaire que l'enseignement recourt sans cesse à l'intuition. Mais ce qui était nouveau et d'une haute importance dans la théorie de Pestalozzi, c'est d'affirmer la nécessité de procéder dans l'intuition, d'une manière méthodique et progressive, d'établir les règles de cet enseignement et de mécaniser l'éducation, pour nous servir de ses propres termes.

Une Commission, chargée de visiter l'institut de Berthoud, rapporte entre autres choses que, dans la première classe, elle a trouvé les enfants occupés à calculer et à épeler avec des lettres mobiles, dans une deuxième classe, les enfants dessinaient l'alphabet sur des ardoises et s'exerçaient à la lecture. Tous les enfants furent ensuite réunis dans la grande salle où, rangés en ordre de bataille, ils exécutèrent des évolutions en marchant au pas et en chantant des airs suisses pour marquer la mesure.

Les succès obtenus cette première année et les éloges de la Commission déterminèrent Pestalozzi à abandonner l'école communale pour fonder un institut établi à son compte et composée d'un pensionnat de jeunes garçons et d'une école normale d'instituteurs ¹.

(A suivre.)

R. H. =

¹ *Ouvrages consultés* : Pestalozzi, Etude biographique par J. Guillaume. — Histoire de la pédagogie par Paroz. — Rapport sur l'institut de M. Pestalozzi. — Esquisses pédagogiques de Kellner. — Tableau de l'Institut d'Yverdon par Julien, etc.